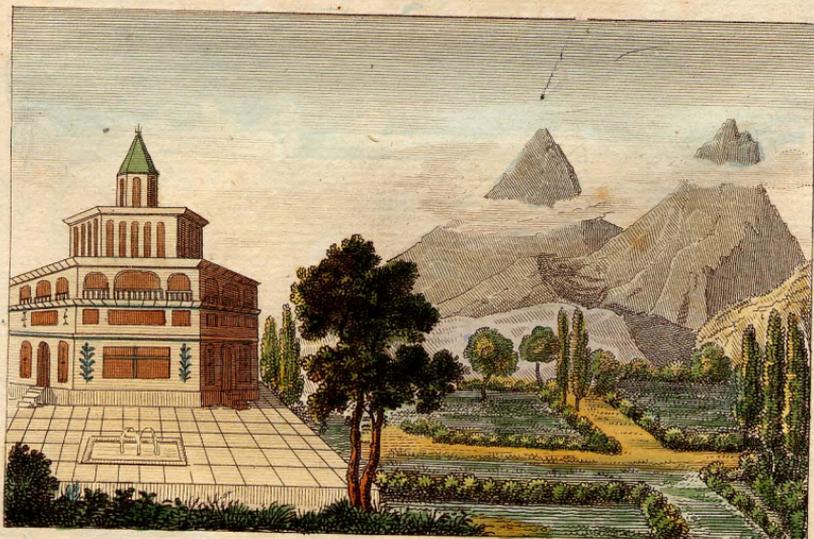


VOYAGE
EN PERSE.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.



Vue du Pont de Kivil-Oroun dans les Monts Kaplanta'.



Vue des deux Monts Ararat et des Jardins du Gouverneur d'Erivan'.

177
VOYAGE

EN PERSE,

A LA SUITE

DE L'AMBASSADE RUSSE,

EN 1817,

PAR MAURICE DE KOTZEBUË;

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. BRETON.

ORNE DE GRAVURES COLORIÉES.

A PARIS,

CHEZ A. NEPVEU, LIBRAIRE,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 26.

M DCCC XIX.

AVANT-PROPOS.

L'AUTEUR de cette relation est le jeune homme (1) qui a dernièrement publié le récit de sa captivité en France. Depuis son retour de Perse il est employé en Grusinie (la Géorgie russe), à lever le plan géométrique de cette province.

Il a remis depuis peu de temps, à son père, son manuscrit, avec prière de le livrer à l'impression. Cependant, le public remarquera que le jeune auteur ne s'est nullement proposé, à l'exemple de Chardin et de Malcolm, ses prédécesseurs dans la même carrière, de donner une description complète de la Perse; il a seulement voulu, avec la permission de

(1) Fils du célèbre auteur dramatique, Auguste de Kotzebuë, qui vient de succomber sous le poignard d'un assassin. M. Maurice Kotzebuë et M. Othon, son frère, avoient suivi au Japon le capitaine Krusenstern et l'ambassadeur russe, M. de Résanoff.

Lev erpapp

l'ambassadeur, faire part de ses observations. Servant, dès sa plus tendre enfance, dans les armées de terre et de mer, son style se ressentira peut-être un peu de la rudesse de son état; cependant, il se flatte d'exciter quelque intérêt, en rapportant ce qu'il a vu avec toute la vivacité de son âge : l'amour de la vérité a seul conduit sa plume.

Weimar, avril 1818.

AUGUSTE DE KOTZEBÛE.

VOYAGE EN PERSE,

A LA SUITE DE L'AMBASSADE RUSSE,
EN 1817.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction.

IL est des hommes que la destinée semble avoir pris à tâche de lancer dans un tourbillon continu. Peut-on se flatter de connoître le bonheur lorsqu'on est obligé de courir sans cesse de nouvelles aventures, et jeté, sans choix, parmi des hommes bons ou méchans? Une existence aussi agitée n'est-elle pas une véritable calamité pour celui qui se sentoit peu disposé à fréquenter le grand monde, et qui auroit préféré le calme de la vie domestique?

Ma position a jusqu'ici très-peu répondu à mes goûts. Foin de jouet du destin, j'étois à peine âgé de seize ans, lorsque je fis le tour du monde

sur un vaisseau envoyé à la découverte de nouvelles terres. A dix-huit ans, je me vis transporté au milieu du tumulte de la guerre, et j'eus le bras fracassé par la mitraille au combat de Friedland.

Six années après, je combattis encore pour mon pays, sous les ordres du brave comte de Wittgenstein. Fait prisonnier de guerre, je vis le beau ciel de la France. Ma captivité n'y fut pas de longue durée : je rejoignis mes frères d'armes, et fis une autre campagne contre les Français. Ce nouvel orage étant apaisé, la division dont je faisais partie fut envoyée dans des cantonnemens aux environs de Charkoff. J'y arrivai au mois de mai, avec mon respectable commandant, l'adjudant-général baron Korff. Les biens de son beau-père étoient situés dans le voisinage. Depuis plusieurs années il n'avoit pas vu sa charmante épouse. Je n'ai pas besoin de dire que des fêtes continuelles célébrèrent cet heureux rapprochement. Mais il en fut de cette allégresse comme de tous les transports trop vifs, elle fit bientôt place aux douceurs de la société et aux charmes de l'amitié : on s'aperçut à peine des rigueurs de l'hiver.

Déjà le printemps ranimoit la nature, lorsque mon général fut appelé à un service lointain. Pour moi, je reçus de M. Harting, quartier-

maître-général, l'ordre de me rendre sans délai à Saint-Pétersbourg.

Je penserai toute ma vie, avec attendrissement, à ma séparation d'avec mon général et son aimable famille. J'eus encore le malheur de m'éloigner d'un ami d'enfance, le colonel Howen, qui renonçoit au service pour se marier. On doit croire, d'après cela, que ce fut d'assez mauvaise humeur que je montai dans une voiture de poste russe, et partis pour ma nouvelle destination.

Une route ennuyeuse, d'éternelles forêts et de grossiers maîtres de poste, voilà les seuls objets que j'eus à contempler dans ce long voyage.

A Smolensk, ville qui a considérablement souffert pendant la campagne de Moscou, je ne pus obtenir, du maître de poste, des chevaux, à moins de payer un prix double.

Je devois, en attendant, perdre un temps précieux dans une auberge où l'on écorche impitoyablement les voyageurs.

Une multitude de chevaux et de voitures que j'aperçus sous ma fenêtre, me prouvèrent que le maître de poste ne badinoit pas, et que de plus grands seigneurs que moi étoient dans l'embarras, et attendoient leur tour pour avoir des chevaux frais. Apparemment ces messieurs avoient plus que moi la bonne volonté et le moyen d'enrichir les aubergistes. Comme il étoit

plus économique de partir sur-le-champ, je payai double, et souhaitai bon voyage à la société.

Les chemins, remplis de boue, et détestables, me rappeloient ce fameux pont suspendu par des cordes, qui conduit de Weliki-Luki, à Saint-Pétersbourg. Je ne conseille pas cette route aux personnes qui craignent de se casser les membres. Mais à cette affreuse perspective succédèrent bientôt des paysages plus rians, et je descendis enfin à l'hôtel de Reval, à Pétersbourg.

Très-curieux de connoître ce qu'on vouloit faire de moi, je me revêtis de mon uniforme, et me rendis, le lendemain matin, à l'état-major-général, devant mon chef, l'adjutant-général prince Wolkonsky.

Le prince ne donne habituellement son audience qu'à deux heures; je mis ce temps à profit pour visiter plusieurs camarades. Quel fut mon étonnement lorsqu'ils m'apprirent qu'on avoit jeté les yeux sur moi pour faire partie de l'ambassade en Perse! Le prince, que je vis ensuite, me confirma ce qu'on m'avoit annoncé; il ajouta qu'il étoit nécessaire que je me rendisse chez le conseiller d'Etat Schubert, professeur d'astronomie, afin de prendre quelques leçons de cette science jusqu'à mon départ, qui devoit avoir lieu dans l'espace de deux mois.

La tête pleine d'astronomie et de mon voyage

en Perse, j'allai au collège impérial pour voir mes frères Auguste et Paul, que je n'avois pas embrassés depuis cinq ans. Ils étoient allés passer quelques jours de congé chez le conseiller Wurst, ami de mon père. J'allai les rejoindre quelques jours plus tard, et je trouvai dans cette maison les plus agréables distractions, pendant tout le temps de mon séjour dans la capitale. Livré presque sans relâche aux calculs les plus minutieux des mathématiques transcendentes, je n'étois guère propre à égayer la société. Je fus cependant toujours de bonne humeur. J'appris bientôt qu'un de mes camarades, Paul de Rennekampff, non seulement devoit accompagner aussi l'ambassade, mais prendre, comme moi, des leçons d'astronomie : nous retînmes notre logement dans la même maison.

Dans le mois d'août, notre instruction étant à peu près terminée, nous fûmes présentés à l'ambassadeur, le lieutenant-général Iermoloff, le même qui, en 1807, fit des prodiges à la bataille de Culm, bataille qui, alors, décida du sort de l'Europe. Il nous reçut plutôt comme un ami que comme un supérieur; et nous devons dire, à sa louange, que son affabilité ne s'est pas un instant démentie. Paul et moi nous le quittâmes, fort contens d'avoir affaire à un pareil homme.

Quelque temps après, l'ambassadeur partit le

premier, et on nous laissa maîtres de nos dispositions; le rendez-vous général étant à Tiflis pour le mois de novembre. Le colonel de Ivanoff, un des officiers de la légation, ayant reçu du prince Wolkonsky une voiture pour transporter des instrumens d'astronomie et d'horlogerie, je profitai de l'occasion. Nous quittâmes, le 17 août, la magnifique cité de Pétersbourg. Mon camarade Rennenkampff, qui étoit allé faire ses adieux à sa famille, ne nous rejoignit qu'à Moscou.

Il étoit tard quand nous nous mîmes en route.

Chacun de nous s'enfonça tristement dans un coin de la voiture, et je fis des réflexions mélancoliques sur la bizarrerie du sort, qui m'amenoit de si loin pour être empaqueté dans un chariot avec des instrumens astronomiques, et me voir transporter dans cette Perse, que je ne connoissois encore que par les livres, et dont je n'avois vu les habitans basanés qu'en peinture. Tout le monde nous disoit à Pétersbourg des choses effrayantes sur les scorpions et les tarentules; la peste et les autres fléaux n'étoient, auprès, que des bagatelles. J'avoue que je quittai avec peine les douces contrées de l'Europe. Qu'importe, au bout du compte, que l'on puisse dire de vous que vous avez voyagé en Perse?

Enfin, je me faisois une idée monstrueuse de

l'avenir ; mon camarade étoit plus sage que moi ; il dormoit profondément , et , quand on dort , on est en paix avec tout l'univers : je finis par l'imiter.

A notre réveil , nous devions avoir fait beaucoup de chemin , car il faisoit grand jour.

Quoique je sois né en Russie , et que j'aie parcouru plusieurs parties de cet empire , je n'avois pas encore eu l'occasion d'aller jusqu'à Moscou. Cette ville offre beaucoup de curiosités. Malgré l'effroyable incendie qui l'a consumée en 1812 , Moscou n'a rien perdu de sa grandeur ; on y voit çà et là des palais qui portent les traces des flammes. Il n'est peut-être pas de capitale qui renferme des palais en si grand nombre ni d'aussi magnifiques ; mais un désordre extrême a présidé à cet arrangement. Auprès des plus riches hôtels sont de misérables chaumières , et l'on arrive à des ponts superbes par des ruelles escarpées , où l'on a peine à se tenir. Je dois avouer cependant que ce mélange n'a rien de désagréable.

L'empereur Alexandre avoit promis aux habitans de visiter Moscou l'année suivante ; tout y étoit en activité ; l'on devoit achever pour cette époque une colonne colossale revêtue du bronze provenant des canons conquis sur les Français.

Le 27, nous partîmes de Moscou, et nous arrivâmes dans la jolie ville de Toula ; cette ville, renommée par ses fabriques d'acier, est dans une situation pittoresque et bâtie avec élégance ; les objets d'acier se donnent en quelque sorte pour rien. Peu de jours après, nous nous rendîmes, par Woronesch, à la capitale des Cosaques, la ville de Novo-Tscherkesk. Au-delà de Woronesch, les campagnes commencent à prendre un aspect désert et stérile. Les postes sont si mal servies, qu'on a de la peine à parcourir plus d'une station par jour ; quand on n'a pas fait ses provisions à Woronesch, on court grand risque de mourir de faim sur la route. Les postillons vivent presque entièrement de melons d'eau que le pays produit en grande abondance. Les maisons de poste ne sont que de petites et chétives cabanes.

Messieurs les Cosaques n'aiment pas du tout l'agriculture ; ils préfèrent se livrer à l'éducation des bestiaux, à la pêche et au commerce ; c'est pour cela sans doute que la vue n'est récréée par aucun champ cultivé, par aucune plantation d'arbres ni par aucune habitation isolée ; d'affreux déserts, et les sinuosités des routes, voilà ce qu'on aperçoit sans cesse.

La ville de Novo-Tscherkesk, résidence du fameux hetmann des Cosaques Platoff, com-

mence à être bâtie d'une manière régulière et imposante ; mais , à la moindre pluie d'averse , on nage dans la boue. La propreté dans l'intérieur des maisons excède toute idée , et il faut l'attribuer aux préceptes rigoureux d'une secte appelée la secte des Roskolnicks , à laquelle appartiennent la plupart des Cosaques. Lorsqu'un Russe a séjourné parmi eux , on appelle un prêtre qui fait des fumigations , et l'on nettoie la chambre où le Russe a couché , tous les ustensiles , tous les meubles dont il s'est servi , comme s'il les avoit souillés par son contact. Quand le Russe y a fumé du tabac , on réitère plusieurs fois les mêmes purifications , et il est des gens si dévots , qu'ils rebâteroient volontiers la maison entière. On remarque dans chaque maison un buffet à porte vitrée , contenant des cuillers d'argent de différentes grandeurs , destinées à divers usages , des gobelets fabriqués dans tous les pays du monde , et qui portent encore un chiffre ou des armoiries , et enfin une multitude de couteaux et de fourchettes de toutes dimensions.

Le vin du Don est vraiment digne d'éloges ; il est léger , offre une saveur douce et agréable , et mousse comme le champagne.

Les chevaux de cette résidence ne nous conduisirent pas mieux pour en sortir que ceux qui